

Robin le petit Berger

L. LALLEMENT, Contes rustiques et folklore de l'Argonne, ed. du bastion

Jadis le maître d'un fief renommé en Argonne, Bertrand de Rohais (1), se désolait de voir tomber en quenouille son vieux blason que des générations d'ancêtres avaient toujours porté haut et fier. Il cherchait alors pour sa fille Elidie, son unique enfant, un intrépide chevalier dont il ferait l'héritier de sa terre et de ses droits. Selon l'usage de ces temps reculés, Bertrand réunit en un plaid solennel le ban et l'arrière-ban de ses vassaux et fit annoncer à son de trompe, jusque dans les seigneuries voisines, qu'un tournoi s'ouvrirait bientôt, et que la main de la noble Elidie serait au plus vaillant.

(1) Forêt de Rohais, commune de Florent (Rohais 1218, Rohis 1226, Roiez 1227, Roheis 1285; LONGNON., Diction. top., p. 229.)

Rohais formait avant le XIII^e siècle un vaste domaine. - dont une grande partie en forêt, - dépendant de l'église de Reims, des abbayes de Saint-Vannes, de Moiremont, de La Chalade et dans lequel les habitants de Chaude-fontaine, La Neuville-au-Pont, Moiremont et Florent avaient des usages. (Cfr. Anc. dioc. de Châlons, p. Ed. B. ; Chaudfontaine et son prieuré, p. l'abbé POIRSON.)

Pendant que Bertrand et sa fille, entourés de clers (*Sic*) et d'écuyers, attendaient sur des trônes rustiques l'ouverture du tournoi dans une grande prairie, un gentil berger, Robin le jouvencel, vint à passer avec son troupeau. Il s'en allait soucieux, dans la forêt voisine, se posant à lui-même des questions insolubles.

Oui, c'est en vain qu'il interrogeait son passé, il n'y trouvait aucun souvenir qui put le mettre sur la trace de sa famille et de son pays. Petit enfant, il se voyait

déjà sous l'égide du bon Richard, un vieux berger qui le traitait avec la déférence et le dévouement d'un fidèle serviteur pour son jeune maître. L'affection profonde et la reconnaissance de l'un payaient largement le dévouement de l'autre et Richard fut pleuré comme un père bien aimé. Pourtant, Richard ne lui avait jamais parlé de ses parents; et, détail non moins bizarre, le bon berger cachait, sous des dehors rustiques, la science d'un clerc, la bravoure et l'adresse d'un chevalier.

Robin était à bonne école et certes il en avait d'autant mieux profité qu'il était lui-même une nature d'élite. Sa grâce naturelle, son intelligence profonde, son adresse consommée relevaient plutôt d'un chevalier que d'un berger.

Ah! ces combats en champ-clos, ces apprêts de fête comme ils éveillaient en lui des instincts mystérieux et cachés ... Que n'était-il à la place de tel ou tel chevalier qu'il avait vu si médiocre joueur. Comme il se jugeait, à bon droit, supérieur à tous ces hobereaux !

Plongé dans ses réflexions, Robin le jouvencel n'avait pas vu s'approcher de lui une bonne vieille qu'il connaissait pour l'avoir saluée et rencontrée souvent à travers la forêt d'Argonne.

Cette femme était une fée qui veillait sur lui.

- Mon enfant, lui dit-elle, je connais les désirs et les pensées qui t'agitent. Tu voudrais bien prendre part au tournoi? ...

- Que dites-vous, bonne mère?

- La vérité! Et je vais te dire ce que tu feras.

Ce disant, elle touchait Robin de sa baguette d'ivoire et Robin fut aussitôt revêtu d'une cotte de mailles, et sa tête, couverte d'un casque léger dont la visière

abritait le visage. Un beau coursier de bataille, tout caparaçonné, piaffait à côté de lui.

- Va, mon enfant, lui dit la fée, laisse là ton troupeau. Va combattre en vrai chevalier.

On conçoit l'étonnement et la joie de Robin. Le rêve enchanteur devenait une réalité. Avec quelle effusion, il sut remercier la bonne fée qui disparut bien vite.

Robin le jouvencel s'en allait le cœur en fête, non pas pour gagner la main de la noble Elidie, son ambition n'aspirait pas à cet honneur, mais bien pour le plaisir de déployer sa force et son adresse et pour faire mordre la poussière à ceux qui n'avaient pour les autres qu'un froid mépris.

Le petit berger fut admirable dans la lice; sommé plusieurs fois de se nommer, il refusa et garda la visière de son heaume constamment baissée.

L'épreuve finale était celle du fuseau. Il s'agissait de saisir avec la main le fuseau de la châtelaine, suspendu sous un arceau de verdure qu'on franchissait au galop.

Robin fut le vainqueur et la foule enthousiasmée ne lui ménagea pas ses applaudissements. Obligé alors de relever sa visière, il fut reconnu et l'admiration de la foule n'en fut que plus grande. Le petit berger laissait loin derrière lui tous les prétendants. Plusieurs chevaliers, ses adversaires malheureux, auraient bien voulu protester et crier à l'intrus, mais par un hasard providentiel il n'avait pas été stipulé que les nobles et les gens de caste, devaient seuls prendre part au tournoi.

Bertrand et sa fille regrettaient plus que d'autres cette omission. Le jouvencel était de beaucoup le plus vaillant, mais, hélas! n'était-il pas berger et fils de manant? La noble Elidie ne pouvait l'épouser, sans forligner.

- Ma fille, disait Bertrand, sois tranquille, je vais si bien arranger cette affaire, que Robin n'aura rien à prétendre.

Avant que la foule impatiente se retirât, Robin fut proclamé, au son des trompettes et des fifres, vainqueur du tournoi. Cependant le seigneur de Rohais se réservait le droit de poser à Robin les trois épreuves décisives, avant de lui donner les éperons de chevalier en même temps que la main de la noble Elidie. Les seigneurs qui connaissaient les idées du vieil Argonnais applaudirent à cette décision.

Bertrand retint le jeune homme auprès de lui, le félicita de son adresse et lui fit promettre de se présenter au château dès le lendemain, pour la première épreuve.

Le seigneur lui proposa alors de prendre dans sa basse-cour cent poules, de les conduire dans un étroit vallon situé à l'extrémité de son domaine et de ramener au complet le troupeau emplumé à la fin de la journée.

Le jeune berger obtint un jour franc pour réfléchir et se retira poursuivi par les rires moqueurs de ses adversaires de la veille. Le pauvre enfant s'en fut, dans la forêt profonde et mystérieuse, conter son ennui aux grands arbres et aux petits oiseaux. Il s'assit près d'une source, qu'il appela dans la suite la fontaine « la Belle » et près de laquelle il avait rencontré maintes fois sa bonne fée.

- Comment, se disait-il à lui-même, retenir auprès de moi, pendant une longue journée, toute cette basse-cour ? Bertrand s'est moqué de moi, je me moque de lui!

La bonne fée lui apparut aussitôt, et Robin la saluant avec bonheur, lui confia son ennui et sa résolution de ne jamais reparaitre devant Bertrand de Rohais.

- Enfant! après de tels succès devrais-tu parler ainsi?

L'avenir est il toi. Prends ce petit cor d'argent, ne t'en sépare jamais. Lorsque tu éprouveras quelque difficulté ou quelque peine, sonne de ce cor et je viendrai à

ton secours. Va donc, sois toujours fort et courageux, lui dit la bonne fée en disparaissant.

Le lendemain, à l'heure dite, Robin le jouvencel se présentait joyeux et confiant devant le vieux seigneur.

- Faites sortir les cent poules, dit-il à son intendant, et toi, mon garçon, ramène, ce soir, si tu le peux, le troupeau bien complet.

Les poules fuyaient de tous côtés. Robin poussait doucement devant lui les plus dociles, mais le nombre des désertions allait toujours croissant. Arrivé dans le petit vallon, Robin sonna du cor et les cent poules se rangèrent autour de lui pour ne plus le quitter.

Bertrand et sa fille, vaguement inquiets, avaient formé le projet de surprendre la bonne foi du jeune homme et de le faire échouer dès la première épreuve.

Déguisés en paysans du fond de l'Argonne, la fille assise sur un flanc flanqué de deux mannes d'osier, ils passèrent à quelques toises de Robin qui les salua de façon très affable. Ils attendaient ce bon mouvement car ils s'arrêtèrent sur le champ, prétextant ne pas connaître suffisamment leur route et remerciant d'avance le gentil bergeret.

Robin le jouvencel était trop fin pour ne les avoir pas devinés. Refoulant au dedans de lui-même un fou rire prêt à fuser en joyeux éclats, il répondit à toutes leurs questions et leur confia même, qu'il gardait les poules d'un grand seigneur auquel il devait ramener le troupeau bien complet. Le père et la fille s'extasiaient sur la beauté de ces poules ... A la fin, timidement, ils demandèrent au mignon berger s'il ne consentirait pas à leur céder deux bestioles; son prix serait leur prix. Le maître n'en saurait rien; du reste, que pouvait-il objecter pour deux poules manquant à l'appel.

- Je ne veux ni or, ni argent, dit Robin.

- Que voulez-vous donc?

- Eh! bien, Mademoiselle me permettra de déposer sur son front un petit baiser et vous, brave homme, vous embrasserez trois fois votre âne, sous la queue. A ces deux seules conditions, bien faciles en somme, je vous céderai deux de ces poules. C'était à prendre ou à laisser; il fallait donc s'exécuter.

La jeune fille tendit son front, non sans réprimer un mouvement d'impatience. Mais lui, le pauvre père, était indécis ... quelle humiliation ...

- Allons, dit Robin, un moment de fausse honte est bientôt passé. Je brise peut-être mon avenir à cause de vous ...

Ces mots lui rappelèrent exactement le but qu'il poursuivait.

- Du moins, me promets-tu de n'en parler à personne?

- N'en doutez pas, dit Robin, ce serait me livrer moi-même et nous exposer tous deux à des ennuis.

- Allons, père, dit Elidie, fais-le pour l'amour de ta fille.

Ainsi fut fait et le jouvencel mit dans les paniers deux de ses plus belles poules; puis, Bertrand et sa fille à la fois satisfaits et mécontents, reprirent leur route.

Quand le berger jugea qu'ils allaient rentrer au château il sonna du cor ... En moins d'un quart d'heure les deux poules avaient regagné le troupeau. Profitant d'un moment où le seigneur se livrait avec sa fille à de joyeuses réflexions, aidées sans doute par une main mystérieuse, les volatiles fuyaient à tire-d'aile. Qui fut penaud quand le troupeau revint au complet? Je vous le laisse à penser.

Bertrand de Robais ne se tenait pas pour battu. Il consolait sa fille en lui disant que cette épreuve n'était qu'un jeu d'enfants en comparaison de celle qu'il réservait au berger.

Ce dernier devait, en effet, séparer et mettre en quatre tas différents une certaine quantité de froment, de sarrazin, de seigle et d'avoine, entassés et brouillés à dessein dans un grenier du château. Encore n'avait-il qu'un jour et une nuit pour accomplir ce prodige. Mais Robin le jouvencel ne connaissait plus le découragement et le doute. Il s'enferma dans le grenier et à minuit, quand tout sommeillait dans la demeure seigneuriale, il sonna du cor. Aussitôt des légions d'insectes arrivèrent et séparèrent les grains en quatre tas bien distincts.

Le châtelain qui jouissait d'avance de la défaite de Robin fut bien forcé de s'avouer vaincu ...

Furieux et mécontent, il proposa la troisième épreuve qui, dans son esprit, serait la perte du jeune homme. Robin devait consommer, en un jour et une nuit, la provision de farine déposée dans un grand coffre en chêne et destinée à fournir le pain d'une semaine. Il se laissa enfermer dans le fournil et attendit minuit. A peine avait-il sonné du cor qu'un déluge effrayant de rats et de souris, de taupes et de mulots envahit le fournil et fit l'assaut du coffre entrouvert. Au point du jour l'armée de destructeurs disparut avec le dernier atôme (*Sic*) de farine et Robin put enfin se reposer jusqu'à l'heure où le majordome venait lui ouvrir la porte. Ce dernier vit accompagné de Bertrand.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction à la vue du nouveau succès du jeune homme. Bertrand tout-à-fait ahuri par ce fait inexplicable, faillit se trouver mal.

Robin le jouvencel se demandait s'il devait quitter le château. Subitement adouci, Bertrand lui enjoignit de rester et l'invita même à sa table, en compagnie

de seigneurs et de personnages de marque, se promettant d'humilier et de bouter hors du château cet encombrant jouvencel.

Alors manquant à la parole donnée, et devant ses hôtes, Bertrand dit au petit berger:

- Tu n'auras ma fille qu'après nous avoir raconté assez de mensonges pour remplir cette huche que tu as si bien vidée!

Robin, un instant déconcerté, se remit aussitôt en invoquant sa bonne fée, une inspiration subite lui rendit son beau courage.

- Un jour, dit-il, un petit berger fut chargé de garder les poules d'un puissant seigneur. Deux personnes vinrent à passer près de lui : le père et la fille sans doute. Ceux-ci mirent tout en œuvre auprès du berger pour le faire manquer à la promesse qu'il avait faite de ramener au complet son troupeau ailé. Ils sollicitèrent chacun une poule ... mais écoutez à quelles conditions.

Les seigneurs écoulaient Robin avec le plus vif intérêt.

Bertrand et sa fille, la gorge sèche et les prunelles dilatées, se demandaient anxieusement jusqu'où le jouvencel pousserait son audace. Allait-il donc dévoiler leur supercherie? ...

- La jeune fille, continua Robin, permit au jeune homme un chaste baiser, en échange d'une poule. Et maintenant, dit il malicieusement, devinez à quelle condition le père obtint la seconde poule ? ...

- Assez, s'écria Bertrand ; la huche est pleine et je te donne ma fille. A ces mots que l'amour-propre arrachait, il se fit un grand bruit dans le château et la fée protectrice du jouvencel apparut tout-à-coup.

Ce n'était plus la bonne vieille à la face ridée, à la tête chenue, mais une reine majestueuse et toute belle, drapée dans des vêtements de velours relevé d'orfrois et de pierreries, le front ceint d'un diadème éblouissant.

D'un coup de baguette magique elle transforma le petit berger en un prince charmant. Puis, se tournant vers les convives extasiés et tremblants:

- Cet enfant, dit-elle, est le fils d'un prince, arraché dès le berceau à la tendresse de ses parents, par de mauvais génies. C'est moi qui l'ai recueilli et confié à un serviteur sage et fidèle. Bertrand, sois fier de l'avoir pour fils. Vous tous qui m'écoutez, souvenez vous que l'intelligence et la vertu l'emportent sur tous les titres de noblesse; souvenez-vous que l'orgueil et la richesse sont les ennemis de l'humanité.

Et la fée disparut laissant sur ses traces un parfum exquis.

Bertrand de Rohais n'avait qu'un moyen de remédier au passé et de dissiper tout malentendu : il ouvrit ses bras à Robin et à sa fille.

Et voilà comment le petit berger, Robin le jouvencel, devint l'époux de la noble Elidie et seigneur de Rohais (1).

(1) Ce conte se disait à la veillée il y a plus de soixante ans, chez Jean Philbert, époux de Jeanne-Françoise Bombille. Nous avons mentionné déjà ce conteur émérite et nous sommes heureux de donner son portrait. Jenn Philbert, le fils de Marguerite Fréminet, est l'aïeul de M. H. Paupette qui nous a aidé à reconstituer cette vieille légende argonnaise.